Filippo Coarelli, archéologie, histoire de l'art et société

Filippo Coarelli et Manuel Royo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3712>

DOI : 10.4000/perspective.3712

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2007

Pagination : 10-18

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Filippo Coarelli et Manuel Royo, « Filippo Coarelli, archéologie, histoire de l'art et société », *Perspective* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 31 mars 2018, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3712> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.3712>

Filippo Coarelli, archéologie, histoire de l'art et société

Filippo Coarelli et Manuel Royo

- 1 Filippo Coarelli, fait partie, avec Mario Torelli et Andrea Carandini, des plus célèbres élèves du grand historien d'art italien Ranuccio Bianchi-Bandinelli, qui ne séparait pas son enseignement d'un engagement civique fort¹. Par ses travaux novateurs en matière de topographie romaine, Filippo Coarelli, Professeur d'« Antichità Romane » à l'Université de Pérouse, a contribué à transformer la vision traditionnelle de l'organisation urbaine de Rome. Les débats qu'ont suscités ses travaux ont largement dépassé les frontières de l'Italie et du cercle des spécialistes. Les guides archéologiques et les ouvrages de vulgarisation dont il est l'auteur témoignent de ce souci constant de lier recherche érudite et diffusion auprès du public. Dans la discussion qu'il a eue à Rome le 7 mars 2007 avec Manuel Royo, professeur à l'université François-Rabelais de Tours, il revient sur son approche des rapports entre archéologie et histoire de l'art et sur le rôle social de ce type de recherches [Perspective].

2 ***

- 3 **Manuel Royo.** On connaît Filippo Coarelli comme spécialiste de Rome et de sa topographie, mais on oublie parfois que l'histoire de l'art est aussi présente dans son œuvre, en particulier dès ses premiers écrits. Personnellement, j'ai un souvenir particulier d'une histoire de l'art hellénistique rédigée avec Mario Torelli, Paolo Moreno et Roland Martin, sous la direction de Bianchi-Bandinelli². Aussi aurais-je aimé – avant de parler d'archéologie et d'histoire de Rome – que tu nous dises quelques mots sur cette période et cet autre aspect de tes recherches.

- 4 **Filippo Coarelli.** Bien sûr, on peut partir de Bianchi-Bandinelli : nous étions tous les élèves de cet historien de l'art antique, l'un des derniers, d'ailleurs. Il était considéré comme une sorte de dinosaure, appartenant à une race en voie de disparition. J'ai donc commencé comme archéologue-historien de l'art si on veut, parce que Bianchi-Bandinelli était toujours resté ouvert³. Il répétait constamment que l'histoire de l'art antique n'est pas la même chose que l'histoire de l'art médiéval, pour lequel il faut obligatoirement partir d'une recherche de données de base que l'on trouve plus

facilement dans les archives, alors que ces dernières n'existent pas pour l'histoire de l'art antique. Pour l'historien d'art, le travail préalable de recherches est forcément un peu archéologique. Et le lien entre l'histoire de l'art et l'archéologie existe : il n'y a pas d'historien de l'art antique « pur » en quelque sorte. J'ai donc débuté comme archéologue-historien de l'art.

- 5 **M. R.** Comment juges-tu, toi qui as suivi cet enseignement de Bianchi-Bandinelli, la coupure qui semble s'élargir en Europe entre l'histoire de l'art proprement dite et l'archéologie, en particulier telles qu'on les pratique en France ?
- 6 **F. C.** C'est une vieille histoire. D'un côté la coupure est inévitable. Elle est le résultat de la technologie, c'est-à-dire d'une spécialisation en quelque sorte obligatoire, sous l'influence de l'archéologie anglo-saxonne, anglaise surtout, qui a pris une certaine ampleur en Italie, avec un autre élève de Bianchi-Bandinelli, Andrea Carandini.
- 7 Le problème est le suivant : nous avons une tradition différente de celle des pays anglo-saxons, sans parler de la séparation toujours nette et présente entre archéologie et histoire en général. Il ne concerne d'ailleurs pas uniquement l'histoire de l'art, mais l'histoire en général, parce que l'histoire de l'art fait en quelque sorte partie de l'histoire. Personnellement, je pense que l'archéologie elle-même est en dernière instance une discipline historique : à la fin du parcours il faut bien qu'on arrive quelque part et je ne vois pas où on pourrait arriver sinon à l'histoire, à une histoire, disons non traditionnelle, qui prend en compte la longue durée, si on veut, mais qui est quand même l'histoire.
- 8 De fait, on ne peut pas être d'accord avec la recherche archéologique actuelle, malgré les possibilités extraordinaires qu'elle nous offre et dont on ne disposait pas autrefois. En particulier j'ai l'impression que le danger est d'oublier la différence entre les outils de la recherche et ses résultats : l'archéologie semble un but en soi, alors que je persiste à penser qu'elle n'est qu'un moyen, un moyen puissant, mais qui finit par conditionner la recherche. Il y a un moment où il faut dire que l'archéologie n'est pas une science en elle-même, mais que c'est une science historique, comme l'est aussi par exemple l'anthropologie historique.
- 9 La difficulté aujourd'hui vient du champ de plus en plus vaste et de plus en plus complexe à couvrir, qui contribue à fragmenter les recherches historiques en spécialités mineures. On ne peut plus travailler de nos jours comme on le faisait il y a quarante ans et le recours à des équipes s'impose d'emblée. L'unité ne passe plus par l'individu mais par le groupe, où chacun va utiliser les recherches des autres. Ce qui compte en définitive est de savoir ce qu'on veut, et donc d'avoir un minimum de contrôle sur le travail des autres, faute de quoi on risque de faire de la discipline archéologique un objet en soi dont les possibilités a priori échapperaient à tout contrôle. Une utilisation anarchique de l'archéologie de terrain et des moyens d'analyses, disons biologiques et chimiques, ou de la prospection, ne produit que de la « mythologie », pas de la recherche. Et on voit bien ce qui risque d'arriver. Il n'y a pas une « histoire archéologique » et une « histoire-histoire », l'histoire est une.
- 10 C'est pour répondre à un tel type de considérations – relier recherches historique et archéologique – que nous avons commencé en 1978 les fouilles de la colonie latine de Fregellae (sur la via latina, sur le Liris), avec la participation de nombreux étudiants venant de tous les horizons. Il s'agit d'une tentative, à mon avis réussie, de mettre ensemble la macro-histoire politique et culturelle, telle qu'on peut la construire principalement à partir des sources littéraires, et la micro-histoire archéologique, dans

un centre dont on connaît la date de fondation (328 av. J.-C.) et celle de destruction (125 av. J.-C.), soit une période historique dont l'importance égale la faiblesse des connaissances disponibles.

- 11 **M. R.** Et quelle place réserves-tu à l'histoire de l'art dans ce tableau ?
- 12 **F. C.** Évidemment, l'histoire de l'art n'est pas au centre des intérêts actuels des archéologues ou, disons plutôt, des historiens de l'Antiquité. C'est dommage, pour plusieurs raisons.
- 13 D'abord, on ne voit pas pourquoi on pourrait faire de l'histoire de l'art pour le Moyen Âge, la Renaissance, l'époque baroque ou le XVIII^e siècle, et non pour l'Antiquité. On constate une sorte de refus vis-à-vis de l'histoire de l'art antique, qui m'est inexplicable. En second lieu, à travers l'histoire de l'art, on peut toucher des documents qu'on ne saurait atteindre autrement.
- 14 Ainsi, l'idéologie du monde antique ne se résume pas forcément à la culture matérielle, la culture intellectuelle importe également. Les philologues, les historiens s'en occupent, pourquoi pas l'histoire de l'art en définitive ? Il existe bien entendu des limites à notre documentation, comme dans le cas de la peinture antique, des trous gigantesques qu'il faudrait combler. Et pour cela nous avons toujours besoin d'une recherche de caractère archéologique ou même historique. On songe à l'utilisation des sources littéraires ou des inscriptions, auxquelles les historiens de l'art habituellement n'avaient pas recours. Mais je crois qu'un rapprochement s'opère, maintenant. De plus en plus d'historiens de l'art médiéval ou moderne utilisent les archives. Il en va de même s'agissant de l'art antique. Disons que l'étude de l'art pour lui-même, c'est très bien, mais que, s'agissant de l'art antique, ça ne sert pas à grand-chose. L'histoire de l'art a son domaine propre, avec ses limites, bien sûr, et on peut, on doit, même, continuer à faire de l'histoire de l'art antique.
- 15 **M. R.** Et par rapport aux *Dialoghi di archeologia*⁴ d'il y a maintenant quarante ans, comment pourrait-on se situer aujourd'hui ?
- 16 **F. C.** Les *Dialoghi di archeologia* sont un épisode, important, mais un peu daté. Ça commence dans les années 1960 pour finir dans les années 1980 à peu près. L'expérience correspond à une époque où l'on croyait changer le monde, dans la mouvance de 1968 et de tout ce qui s'est passé après. La politique y était très importante. Elle le reste d'ailleurs à mon sens, mais il n'y a plus cette poussée extraordinaire qu'il y avait à ce moment-là.
- 17 L'expérience des *Dialoghi* c'était justement d'utiliser en même temps l'archéologie, l'histoire de l'art, bien sûr, mais aussi de créer quelque chose de nouveau en matière de tutelle et de politique culturelle dans le domaine du patrimoine. Le but était de ne pas s'enfermer dans une tour d'ivoire, d'essayer d'agir d'une manière qui ne soit pas seulement « auto-référentielle » mais qui puisse avoir une retombée sociale et une utilisation de la part du public le plus vaste possible. L'élément social et politique qui existe dans la recherche, et qui est un peu oublié aujourd'hui, a eu son importance. Nous vivons une sorte de reflux, mais je pense qu'on y reviendra. C'est inévitable, surtout maintenant que le grand public s'intéresse de plus en plus à l'Antiquité, pour des raisons qui ne sont évidemment pas seulement scientifiques. Un film comme *Gladiator* a fait que le Colisée a trois millions de visiteurs par an. Il s'agit de phénomènes gigantesques, un peu irrationnels, si l'on veut. Mais il serait dommage de ne pas essayer de canaliser cet intérêt vers des buts peut-être un peu moins

irrationnels et discutables, qui puissent intégrer certains éléments de la culture ancienne dans une approche un tant soit peu plus large. Sinon, si nous restons cantonnés dans une sorte d'isolement doré de plus en plus dangereux, si nous sommes inutiles à la société, notre destin sera de disparaître. On voit que le latin, le grec disparaissent, et cela risque aussi de toucher l'archéologie. Et cependant c'est le seul domaine, s'agissant de l'Antiquité, de la culture ancienne, qui jouit encore d'une certaine faveur dans le grand public.

- 18 **M. R.** Oui, en même temps on pourrait se demander si justement le travail que tu as fait dans les années 1980-1990, les années où sont sortis les livres sur le Forum, le Forum Boarium, le Champ de Mars⁵, ne correspondait pas à un besoin patrimonial sensible à ce moment-là et si tout cet effort n'était pas la réponse à cette interrogation ? Or, d'après ce que tu me dis, le besoin n'a pas changé et la réponse reste tout aussi cohérente.
- 19 **F. C.** Oui théoriquement. Il y a eu une sorte de vague à un moment, qui nous a fait croire qu'on pouvait transformer, je ne dis pas le monde, mais notre petit monde d'antiquisants. Mais elle est retombée et a finalement eu très peu de conséquences. Le besoin reste et il faudrait essayer de créer les conditions pour le satisfaire ; sans doute pas avec des moyens directement politiques comme on le pensait à l'époque dont je parlais, mais avec des médiations différentes. De toute façon, c'est indispensable si on veut que notre culture survive. Il serait vraiment dommage que disparaisse tout un pan de la culture européenne et mondiale, qui reste quand même fondée sur l'Antiquité, même si c'est une Antiquité « décolonisée », si l'on peut dire. Mais plus généralement, je pense que c'est l'idée de l'histoire qui est en cause : pourquoi s'intéresse-t-on au passé, et pas seulement au passé archéologique, au passé du XVIII^e siècle par exemple ? Le problème est le même, seuls les moyens sont différents.
- 20 En cela, la perte de la mémoire est dangereuse. Elle n'est pas seulement dangereuse pour notre existence d'antiquisants. Après tout, tant pis, on n'est pas indispensable. Mais c'est surtout vis-à-vis de la démocratie : le manque de mémoire, l'oubli de l'histoire amènent une sorte de technologie autosuffisante qui nous prive toute possibilité de contrôle. Dans le cas présent, la politique devient une spécialisation professionnelle, et les gens s'en désintéressent de plus en plus, avec les conséquences qu'on imagine sur le contrôle que, dans toute démocratie ou république, doit exercer la masse sur la classe dirigeante. Si ce lien s'écroule, la démocratie elle-même s'écroulera, c'est inévitable. Les mots que j'emploie sont peut-être excessifs, mais ce sont des idées auxquelles je crois vraiment. Ce divorce entre la mémoire et la technologie risque vraiment de créer de gros problèmes, pas seulement pour la connaissance de l'Antiquité, mais pour notre avenir en tant que société républicaine.
- 21 **M. R.** Et pourtant on a l'impression qu'on n'a jamais autant parlé de la mémoire qu'aujourd'hui...
- 22 **F. C.** Oui justement, on en parle beaucoup parce qu'on en a de moins en moins. J'ai l'expérience de l'enseignement, mais ce n'est pas une question de pratique pédagogique, ce serait trop simple. J'ai commencé à enseigner à l'université en 1961, ça fait 46 ans. J'ai même débuté avant, dans le secondaire, et donc j'ai une vision assez large. Je peux comparer mes étudiants des années 1960 et ceux du début du troisième millénaire, sur une base statistique suffisante. Je constate un changement profond et impressionnant, qui se traduit par un manque croissant d'intérêt de la part de jeunes pour l'histoire et pour des sujets un peu vastes.

- 23 Par exemple la lecture des journaux : je suis pratiquement le seul dans l'amphi qui lise les journaux. Je ne parle pas d'une presse particulière, de droite, de gauche ou du centre, mais du journal en tant que tel. Pourtant, j'explique aux étudiants que la télévision ne suffit pas, et Internet encore moins. Si on veut avoir des renseignements élaborés, la presse est indispensable.
- 24 En même temps, l'ignorance des règles qui sont la base de l'état démocratique et l'absence croissante de participation à son fonctionnement rendent le phénomène plus préoccupant encore. À l'inverse, on constate un formidable intérêt pour la technicité de la recherche qui – sans but autre qu'elle-même – ne conduit qu'à la recherche pour la recherche. Et je ne sais pas où cela nous mène, je ne parle pas seulement pour l'archéologie mais pour la démocratie, ce qui est beaucoup plus grave et tout à fait dangereux. On assiste par exemple au retour de choses qu'on croyait mortes, un certain révisionnisme historique du passé récent en Italie, comme si rien ne s'était passé entre 1945 et nos jours. Il faut tout rediscuter de nouveau sur des questions qu'on croyait tranchées comme le rôle historique du fascisme et tout ce qui va avec. Donc le fait qu'on parle beaucoup de la mémoire est peut-être justement la marque qu'il y a là un problème. J'aimerais bien qu'on en parle un peu moins et qu'on en fasse un peu plus. L'intérêt qu'on lui porte me semble d'ordre purement théorique et les débats autour d'elle sont pour moi les signes du manque de réel.
- 25 Peut-être aussi sommes-nous de vieux acteurs engagés dans une politique elle-même un peu datée. De temps en temps, on aperçoit pourtant quelques signes de changements positifs. Peut-être le mouvement pour la paix en Irak en est-il et peut-il déboucher sur quelque chose d'intéressant. Cette année, au début de mes cours, j'ai cru voir des étudiants qui sont un peu plus intéressés que d'habitude par l'histoire, les grands problèmes, et pas seulement par la technique et ses applications. Je ne sais pas ce que tu en penses, si tu as la même expérience...
- 26 **M. R.** C'est à peu près la même chose que l'on voit en France, on a effectivement des étudiants très attachés aux moyens techniques mais qui n'ont pas souvent réfléchi à comment ou dans quel sens...
- 27 **F. C.** ...il faut les utiliser. Cela ne veut pas dire que je suis un passéiste. Je suis très heureux d'avoir à ma disposition sur Internet la littérature latine, la littérature grecque, les inscriptions. Tout cela facilite énormément le travail et le rend plus rapide. Mais, malgré les apparences, la compilation des données brutes ne suffit pas. Pour aller au-delà, il faut une problématique, une vision générale à partir de laquelle on va chercher le document. Faute de quoi, à mon avis, on s'imagine que la recherche sort directement de l'objet donné, comme au temps du positivisme qui n'a rien de moderne. Il faut donc sans cesse rappeler que l'ordinateur est un instrument créé par l'homme pour résoudre des problèmes, mais qu'il est incapable de poser une problématique : c'est à nous de la poser. C'est bien d'avoir des moyens techniques pour résoudre les problèmes, mais s'il n'y pas de problèmes, à quoi cela sert-il ? Cela devient un jeu, exactement comme les petits jeux qu'on y peut faire (simulateur de vol etc.). Bon, c'est amusant, mais ça ne mène pas très loin.
- 28 **M. R.** Depuis les années 1960, tu as toujours associé la recherche érudite dont témoignent les volumes parus chez Quasar, les ouvrages sur le forum cités plus haut et la vulgarisation de haut niveau – je pense, par exemple, aux volumes des collections archéologiques que, par ailleurs, tu as dirigées chez Laterza (*Guide archeologica... : Guida Archeologica di Roma*, Bari, 1980 ; *Guida Archeologica dei dintorni di Roma*, Bari,

1981 ; Guida Archeologica del Lazio, Bari, 1982), ou chez Curcio, (la « Biblioteca di Archeologia », avec Roma Sepolta, 1984). Une recherche de cette nature, avec ces deux faces, vulgarisation destinée à un public cultivé d'un côté, recherche historique pour un public de spécialistes de l'autre, a-t-elle encore sa place, sa raison d'être, dans le tableau – un peu pessimiste – que tu traces des tendances actuelles ?

- 29 **F. C.** Oui, je le crois absolument ! J'ai toujours essayé de ne pas séparer les deux aspects. Évidemment c'est toujours plus commode de faire sa recherche personnelle, érudite, c'est beaucoup plus confortable, et ça va tout à fait dans le sens d'une vie agréable, parce qu'on a finalement des intérêts égoïstes. Mais je trouve qu'on n'en a pas le droit. Quand la société a investi beaucoup d'argent dans notre formation et des ressources considérables pour la recherche, il est clair aux yeux de tous qu'elle attend en retour un bénéfice. Il faut offrir quelques compensations en échange. L'enseignement en est une, bien sûr, mais aussi – ce qui est peut-être aussi pour nous une sorte d'assurance pour l'avenir –, la transmission au public de ce qui motive notre intérêt. Quand on croit en quelque chose, on désire y intéresser le plus grand nombre de gens. L'intérêt du public, c'est aussi la possibilité économique de survivre, sinon il est clair que, tôt ou tard, on finira dans un cabinet avec un stylo et une feuille, sans rien d'autre ! D'où effectivement le projet de réaliser un guide archéologique en quatorze volumes, publié par Laterza, pour donner au public le plus large possible une description correcte et à jour de l'Italie antique. Comme l'idée a connu un certain succès, actuellement nous sommes en train de réaliser une seconde édition entièrement renouvelée, en dix-sept volumes (ceux sur Pompéi, Ostie et l'Ombrie sont déjà sortis).
- 30 Qu'est-ce qui fait la spécificité de ce que nous apportons en échange ? Ce sont des connaissances qui, à mon sens, enrichissent la vie et sont susceptibles d'intéresser un public qui n'est pas spécialiste de ces questions. L'intérêt est alors partagé et nous pousse à la vulgarisation, qui se doit d'être de meilleure qualité que celle à laquelle on assiste actuellement. Il suffit de regarder la plupart des fictions sur l'Antiquité. Il en passe une sur Pompéi en ce moment, à la télévision italienne, qui est absolument détestable. Il est facile d'attirer le public avec du sexe et du sang, mais tout cela est faux. Les Romains ne passaient pas leur temps à faire des orgies et à baiser.
- 31 J'en vois bien les motivations commerciales. J'admets qu'on ne colle pas toujours à la réalité, mais il ne faut pas non plus vendre une réalité invraisemblable. Ce n'est pas l'objet d'une bonne vulgarisation qui doit mettre au niveau d'un public assez vaste l'essentiel de la recherche scientifique avancée. Autrefois, on écrivait des guides, maintenant on produit de la réalité virtuelle, soit, mais ce qui change dans la présentation n'a pas de raison de changer en matière de qualité du contenu, qui doit toujours être valide et acceptable.
- 32 Dans tous les cas, je ne vois pas tellement d'intérêt à séparer davantage la recherche pure de la vulgarisation. Je crois qu'il y a des choses qui vont ensemble ou ne vont pas du tout.
- 33 **M. R.** Qu'entends-tu par cette dernière phrase ?
- 34 **F. C.** Je veux dire qu'une recherche actuellement en physique, en biologie ou en médecine aura à coup sûr de vastes retombées. Si j'étais médecin, mon utilité sociale serait à ce point évidente que je pourrais bénéficier de moyens pour continuer ma recherche du fait même que ses retombées seraient utiles à tout le monde. Mais pour un archéologue, la situation n'est pas aussi incontestable. L'utilité de l'archéologie n'est pas si immédiatement patente. J'en reste personnellement convaincu, mais elle n'est

pas directe, comme celle d'un physicien ou d'un biologiste, et je dois toujours la démontrer.

- 35 **M. R.** Mais n'est-ce pas un peu le cas pour toutes les sciences humaines ?
- 36 **F. C.** Si, et nous appartenons justement aux sciences humaines. Je ne crois pas que l'archéologie moderne – malgré ses côtés science « dure » – pourrait y échapper.
- 37 **M. R.** L'archéologie moderne serait-elle une science « inhumaine » ?
- 38 **F. C.** Non, je ne dis pas qu'elle est en soi « inhumaine », mais que les théories des archéologues, surtout celles de la « nouvelle archéologie » et de ce qui a suivi, revendiquent pour elle une certaine indépendance par rapport à l'histoire et aux sciences humaines en général. Je crois qu'il n'en est rien, que si les moyens diffèrent les fins sont les mêmes. J'attends qu'on me montre à quoi sert l'archéologie, si ce n'est à faire de l'histoire. Sinon, à quoi bon rassembler des données, faire des fouilles, accumuler des dessins, mesurer, explorer une réalité d'un intérêt contestable pour la plupart des gens ? Pour en tirer un salaire et pour dépenser l'argent public ? Si tel est uniquement le cas, l'archéologie ne m'intéresse franchement pas. J'admets qu'on dise qu'elle relève du domaine de l'anthropologie – et de l'avis même des anthropologues sérieux, l'anthropologie reste une science humaine – mais d'une anthropologie avant tout historique.
- 39 Il n'y a aucune raison d'écarter l'épigraphie, la numismatique, les textes littéraires au bénéfice d'une technicité qui ne les remplace pas du tout, bien au contraire, alors que chacune de ces spécialités participe à sa manière à un résultat par nature historique. Que tirer d'autre de cette collecte extraordinaire de données techniques, souvent extrêmement minutieuse ? C'est même une erreur d'en surestimer la portée. On croit par exemple que l'archéologie donne des éléments chronologiques absolus, sauf que la chronologie n'est pas la chose la plus importante ni la plus assurée.
- 40 Considérons la céramique. On est convaincu qu'elle date les fouilles. En réalité, la chronologie de la céramique, en dernière instance, dérive de données historiques. C'est le cas de la date de la colmata persiana, la destruction de l'Acropole, qui sert pour la céramique grecque, ou celle de la fin de Pompéi pour la céramique impériale. Et cela le restera tant qu'on ne pourra pas dater les tessons sur la base de bombardements atomiques indépendamment d'événements historiques de référence. Jusqu'à présent, la céramique, par exemple la céramique républicaine, est datée sur la base de sites construits ou abandonnés et dont la date est fondée sur une source littéraire ou au pire sur des inscriptions. Si on allait fouiller à Machu Picchu, on serait incapable d'en dater la céramique, parce que personne n'en connaît précisément l'histoire. Ça me semble évident. Mais on prétend actuellement que les tessons datent les strates et que, lorsqu'il n'y a pas coïncidence entre chronologie archéologique et chronologie historique, c'est toujours la chronologie archéologique qui a le dessus. Mais c'est un raisonnement circulaire et donc non scientifique, au sens des « sciences dures ». Et parfois le style date mieux que la céramique.
- 41 **M. R.** Nous retournons à ce moment-là dans le domaine de l'histoire de l'art...
- 42 **F. C.** Exactement. Je crois que le style est un élément datant. Il suffit de prendre l'exemple d'une rue : on regarde les inscriptions, les pancartes, on voit bien qu'il y a une mode graphique qui n'est pas la même qu'il y a vingt ans. Le style fait partie de notre vie, on ne s'habille pas non plus aujourd'hui comme on s'habillait à la génération précédente. Il existe ainsi des particularités stylistiques qui datent assez bien et parfois

mieux que certains tessons, sans doute parce que les formes de base évoluent beaucoup moins que les éléments épigraphiques ou stylistiques.

- 43 J'ai fait, par exemple, une expérience avec mon ami Paul Zanker à l'église de Santa Maria dell' Anima. On y trouve une série extraordinaire de monuments funéraires qui s'échelonnent entre le début du XVI^e et le milieu du XVII^e siècle et sur lesquels figure la date. Avec Zanker, nous nous sommes amusés à regarder et à dater les monuments sur critères stylistiques, puis nous avons comparé les dates. Nous ne nous sommes pratiquement jamais trompés. Quand c'était le cas, la différence n'excédait pas une dizaine d'années.
- 44 Quand on a une série homogène, c'est-à-dire avec un même lieu et des artisans qui travaillent dans un cadre homogène, le style permet une chronologie. J'imagine que, sorti de là, on pourrait faire de même s'agissant de monuments que le style pourrait dater. Il ne faut pas généraliser, même si dans certains cas, par exemple avec la céramique attique, on arrive à dater les changements de dix ans en dix ans sur une base stylistique. On doit connaître le début et la fin, car si on ne dispose pas d'un point de départ chronologique absolu, tout ce à quoi on peut arriver, avec la céramique par exemple, c'est seulement à une chronologie relative. Il faut donc forcément un point de départ historique qui soit indépendant du style. Mais si on peut vraiment déceler une différence chronologique précise sur base stylistique, pourquoi y renoncer ? Évidemment, on peut toujours se dire que la chronologie n'est pas le facteur le plus important, mais c'est déjà un élément intéressant pour établir une série, pour dresser des typologies, et l'archéologue sait que la typologie lui est aussi indispensable que le pain.
- 45 Au-delà de ce seul aspect des choses, se pose aussi la question de la qualité, et l'archéologue l'oublie toujours. Or, la qualité est importante. Dante ou Shakespeare ne sont pas l'équivalent de listes de comptes ou de registres de notaires. Bien que ceux-ci soient aussi des textes, ils ne sont pas au même niveau et la qualité des premiers finit par se transformer en quantité. Je veux dire par là que l'aspect qualitatif est un élément historique extrêmement important pour saisir la complexité d'une société. À mon avis, s'il n'y avait pas Shakespeare, on aurait beaucoup plus de mal à comprendre la société élisabéthaine.
- 46 **M. R.** Tu reviens, en quelque sorte, à notre point de départ, c'est-à-dire à la grande leçon de Bandinelli qui ne séparerait pas les choses.
- 47 **F. C.** Exactement. Seulement personne ne lit plus Bianchi-Bandinelli, je crois, et c'est dommage. Ses analyses sont peut-être datées, mais en revenant aujourd'hui aux écrits de Bianchi-Bandinelli, à ses ouvrages scientifiques⁶ et pas seulement à ses livres de vulgarisation⁷. On voit qu'il avait déjà perçu des phénomènes qu'on avait oubliés et sur lesquels on revient. Sa démarche scientifique est extraordinaire, encore aujourd'hui. Elle reste parfaitement valable et il faudrait y revenir, même si les résultats peuvent varier sur quelques détails, parfois aussi peut-être sur des points plus essentiels. Je pense aussi à la qualité des études d'histoire de l'art antique entre les années 1930 et 1960, par exemple chez les historiens de l'art allemands, dont le niveau n'a jamais été dépassé. C'est sans doute le degré le plus haut atteint dans notre discipline. Pour progresser, il faudrait repartir de là, tandis qu'on semble finalement avoir oublié un pan entier de la science de l'Antiquité, pourtant essentiel.

NOTES

1. Professeur à Rome dès 1957, Ranuccio Bianchi-Bandinelli a formé toute une génération née avant guerre : Andrea Carandini, Bruno D'Agostino, Adriano La Regina, Mario Torelli, Fausto Zevi..., dont l'importance dans le développement de l'archéologie en Italie après guerre a été fondamentale. On lira en dernier lieu sur le personnage le livre de Marcello Barbanera, *Ranuccio Bianchi Bandinelli. Biografia ed epistolario di un grande archeologo*, Milan, 2003.
2. R. Bianchi Bandinelli éd. *Storia e civiltà dei Greci, La cultura ellenistica - le arti figurative*, Naples, 1976.
3. Voir le titre de son dernier ouvrage, édité après sa mort en 1975 : *Introduzione all'archeologia classica come storia dell'arte antica*, Rome, 1976.
4. Revue fondée en 1967 par R. Bianchi-Bandinelli dont l'originalité consista à lier la recherche archéologique aux autres sciences historiques. Une partie « Documenti e discussioni » était consacrée à des débats et à des prises de positions de la part de jeunes universitaires sur la politique culturelle et universitaire.
5. Filippo Coarelli, *Il Foro Romano, I*, Rome, 1983 ; *id.*, *Il Foro Romano, II*, Rome, 1985 ; *id.*, *Il Foro Boario*, Rome, 1988 ; *id.*, *Il Campo Marzio, I*, Rome, 1997.
6. Par exemple *Storicità dell'arte classica*, 1^{ère} éd., Florence, 1943 ; *Archeologia e cultura*, 1^{ère} éd., Milan, 1961 ; *Dall'Ellenismo al Medioevo*, Rome, 1978 ; *La pittura antica*, Rome, 1980 (recueil d'articles paru aux Editori Riuniti dans le cadre de la réédition générale de son œuvre sous la direction de F. Coarelli, F. Adorno et L. Franchi dell'Orto).
7. Par exemple les volumes parus initialement en italien et qui sont sortis en français dans la collection « l'Univers des Formes » aux éditions Gallimard à la fin des années 1960 et au début des années 1970 (*Les Étrusques et l'Italie avant Rome*, 1973 ; *Rome, le centre du pouvoir*, 1969 ; *Rome, la fin de l'art antique*, 1970).

INDEX

Index géographique : France, Italie

Mots-clés : archéologie, histoire de l'art antique, historiographie, enseignement, technologies, mémoire, transmission

Keywords : archaeology, ancient art history, historiography, teaching, technologies, remembrance, transmission

Index chronologique : ANTIQUITÉ, 1900, 2000

AUTEURS

FILIPPO COARELLI

Filippo Coarelli est professeur d'archéologie grecque et romaine à l'Université de Pérouse. Connu en France et du grand public surtout pour la collection des « Guide Archeologiche Laterza » couvrant tout le territoire italien et publiés une première fois entre 1980 et 1984 (avec pour

chaque site, un texte qui est à la fois une synthèse des recherches et une notice de vulgarisation de haut niveau), il a profondément renouvelé l'histoire de la topographie de la Rome antique. Il fait aussi partie d'une génération de professeurs marquée par les tensions de l'après-guerre, à la fois dans les évolutions épistémologiques des différentes disciplines auxquelles il est confronté (archéologie, histoire antique, histoire de l'art) et dans ses engagements politiques. Une partie de ces travaux a été rassemblée dans « *Revixit Ars* ». *Arte e ideologia a Roma. Dai modelli ellenistici alla tradizione repubblicana*, Rome, 1996.

MANUEL ROYO

professeur à l'université François-Rabelais de Tours